



HAL
open science

Critique de la "sémantique universelle" pure.

Mitsou Ronat

► **To cite this version:**

Mitsou Ronat. Critique de la "sémantique universelle" pure. : Note pour une théorie de la forme des langues. Première suite, 10/18, pp.85-100, 1974, Change. halshs-04195405

HAL Id: halshs-04195405

<https://shs.hal.science/halshs-04195405>

Submitted on 14 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

Change

Première suite

Jean Pierre Faye

Jacques Roubaud

Jean Paris

Léon Robel

Jean-Claude Montel

Yves Buin

Mitsou Ronat

Philippe Boyer

Noam Chomsky

Roman Jakobson

Pierre Klossowski

Luxun

Danielle Collobert

André Velter

Tê'Hanh

Don L. Lee

Souleimenov

Aïgui

1018

Le monde dans lequel nous vivons est un monde de guichets innombrables où chaque chose peut être changée en autre chose par le moyen de cette fonction du change : de la fonction du langage et de l'écriture. L'écriture précisément est ce réseau immense dans lequel circulent les choses du monde et les gestes des hommes : notre projet est de faire voir ce *change*.

*Déclaration du collectif Change à La Havane,
8 janvier 1968.*

Collectif Permanent

PHILIPPE BOYER
YVES BUIN
JEAN PIERRE FAYE
JEAN-CLAUDE MONTEL

JEAN PARIS
LÉON ROBEL
MITSOU RONAT
JACQUES ROUBAUD

Assistante de rédaction MARIE-ODILE DEMENGE

Collectif Change

CHANGE

première suite

JEAN PIERRE FAYE, JACQUES ROUBAUD, JEAN PARIS, MITSOU
RONAT, LÉON ROBEL, JEAN-CLAUDE MONTEL, YVES BUIN,
PHILIPPE BOYER, DANIELLE COLLOBERT,
avec NOAM CHOMSKY, ROMAN JAKOBSON, ANDRÉ VELTER,
GENEVIÈVE CLANCY, SERGE SAUTREAU, PAUL-LOUIS ROSSI,
MICHEL BULTEAU.
LUXUN, TE HANH, DON L. LEE, SOULEIMENOV, AIGUI, HAROLDO
DE CAMPOS, BRIK, CHKLOVSKI, MAIAKOVSKI, MEYERHOLD,
TATLINE : pour la Révolution KAREL TEIGE, PIERRE KLOSSOWSKI.
KARL MARX inédit.

1018

Mitsou Ronat

CRITIQUE DE LA « SÉMANTIQUE
UNIVERSELLE » PURE

Note pour une théorie de la forme des langues

En 1955, la linguistique était considérée par Chomsky comme une théorie de la *forme* du langage. Il éliminait ainsi de sa théorie les concepts sémantiques utilisés par certaines théories structuralistes, concepts qui, nous le verrons, ont été réintroduits par la suite, dans la « théorie classique ». Auparavant, j'aimerais rappeler à ce sujet quelques points particulièrement *critiques* du structuralisme.

Intuition du sens vs. intuition de la forme.

Le fonctionnalisme emploie des critères sémantiques pour définir, par exemple, le morphème : c'est l'unité minimale de sens ; le morphème est « composé » de phonèmes, unités non significatives. Les phonèmes, en retour, différencient les morphèmes : on utilise le test des « paires minimales » (qui attribue une fonction distinctive au phonème

si, et seulement si, la substitution d'un phonème à un autre entraîne une différence de sens : rampe (lampe, langue, etc.) pour établir une hiérarchie des niveaux linguistiques, appelée aussi « double articulation du langage » : d'où, chez Benveniste par exemple, la distinction entre *constituant* et *intégrant* : une unité se décompose en constituants et « il faut pratiquer l'opération inverse et voir si ces constituants ont fonction intégrante au niveau supérieur », c'est-à-dire qu'« une unité sera reconnue comme distinctive à un niveau donné si elle peut être identifiée comme partie intégrante de l'unité de niveau supérieur, dont elle devient l'intégrant », et, par conséquent, « forme et sens doivent se définir l'un par l'autre ». (Cf. « les raisonnements circulaires du structuralisme »). Si l'on applique ces règles à la lettre, nombreux contre-exemples surgissent : les homonymes et les synonymes (une différence de sens n'entraînant pas une différence de son et réciproquement). Or il existe un test objectif pour établir la distinction phonologique, le *pair test* proposé par Harris, qui ne fait appel à aucune notion sémantique :

« Nous prenons un énoncé dont les segments sont enregistrés comme DEF. Nous construisons ensuite un énoncé composé des segments DA'F, où A' est une répétition d'un segment A d'un énoncé que nous avons représenté comme AB. Si notre informateur accepte DA'F comme

une répétition de DEF, ou si nous entendons un informateur dire DA'F dans une situation qui nous permet de juger cet énoncé équivalent à DEF, et si nous sommes également capables d'obtenir E'BC (E' étant une répétition de E) comme l'équivalent de ABC, alors nous pouvons dire que A et E (et A' et E') sont mutuellement substituables (ou équivalents), comme des variantes libres l'un de l'autre, et écrire $A = E$. » (Harris, 1951.)

Ce test pourrait être appelé le test de la *rime*, comme le signale Chomsky dans une note manuscrite :

« On n'a pas plus besoin d'une explication sémantique pour le fait que « bill » soit phonologiquement identique à « pill » que pour le fait également indiscutable que « bill » *rime* avec « pill ». » (1955 a.)

Il n'existe aucun test de ce genre, objectif et universel, pour les notions sémantiques de synonymie, différence de sens, etc.

De même, en ce qui concerne la définition sémantique des morphèmes, Chomsky précise :

« Néanmoins, je pense qu'il est important de remarquer que la corrélation entre les unités sémantiques et les unités habituelles de l'analyse formelle est au mieux approxi-

native... tout essai pour définir les morphèmes en fonction d'un contenu sémantique minimum associé à un contenu phonologique, conduit aussitôt à des difficultés quand on lui oppose des paires comme « hear » et « ear », « heat » et « eat », etc. D'un autre côté, il y a des morphèmes qui sembleraient n'avoir aucun contenu sémantique, si « contenu sémantique » est pris sérieusement comme une notion indépendante. Il est difficile de voir pourquoi « to » dans « I want to go », ou « en » dans « They have taken it » devraient être considérés comme ayant des sens indépendants à moins que la possession d'un sens indépendant soit comprise comme une conséquence automatique du statut morphologique. Ce sont simplement des formulations qui doivent apparaître dans certaines constructions, selon les règles grammaticales. (1955 a.)

Ainsi, la théorie des niveaux de la grammaire générative (définis formellement de manière indépendante, mais reliés par des systèmes de représentation) fournit une critique radicale de la hiérarchie des niveaux du fonctionnalisme. Cette critique a une conséquence immédiate sur la définition générale du langage, qui, à ma connaissance n'a pas été soulignée : la relation simple et bivoque du son et du sens avait amené la linguistique à se tourner vers les théories de l'informa-

et de la communication, dans leur effervescence de l'après-guerre (cf. Shannon et Weaver). Le circuit de la parole, donné en termes de stimuli-réponses par les bloomfieldiens, fut redéfini comme « message » codé par un émetteur, décodé par un récepteur : les langues naturelles sont comparées (métaphoriquement) à des « codes ». Conception selon laquelle le code assortirait le signifiant au signifié et le signifié au signifiant, de telle sorte que le processus d'encodage irait du sens au son, du niveau lexico-grammatical au niveau phonologique, tandis que le processus de décodage présenterait la direction inverse, du son au sens. La notion de « code » suppose un sens pré-existant auquel il faut donner un support signifiant. Elle semble donc en contradiction avec la définition saussurienne du signe selon laquelle il n'y a pas d'« idée » pré-existante au langage. Au contraire, une théorie de la forme linguistique, qui cherche à formaliser les propriétés physico-acoustiques du langage, n'est pas *a priori* incompatible. Nous retrouverons le problème du « code » dans certaines interprétations psychologiques de la grammaire générative.

Pour Chomsky, l'insuffisance de ces théories est due à une confusion entre « l'intuition du sens » et « l'intuition de la forme linguistique » :

« Ce que je voudrais démontrer ici, c'est que les notions sémantiques ne sont pas du tout pertinentes pour les problèmes de la structure formelle, que seule leur obscu-

rité déguise leur non-pertinence, et qu lorsqu'on avance que l'analyse linguistique ne peut pas être menée à bien sans l'utilisation du sens, ce qui est réellement exprimé, c'est qu'elle ne peut pas être menée à bien sans intuition. » (1955 a.)

On connaît la réponse de Chomsky à la question : « Comment pouvez-vous construire une grammaire sans faire appel au sens ? » Cette question présupposait en effet que l'on *peut* construire une grammaire en faisant appel au sens :

« Quand des propositions en faveur de l'utilisation du sens dans une grammaire sont formulées avec soin et examinées minutieusement, elles semblent invariablement s'évanouir. La supposition commune selon laquelle le sens (en particulier la synonymie ou la différence de sens) est requise (ou utile) dans l'analyse grammaticale, semble avoir peu de fondements et le problème est de trouver des moyens d'éviter d'y recourir. » (1955 a.)

Cependant, dans la mesure où certaines corrélations entre la syntaxe et la sémantique sont extrêmement frappantes, Chomsky, propose de les intégrer dans une métathéorie qui traiterait « de la grammaire, de la sémantique et de leurs points de jonction », sans altérer « le caractère purement formel de la théorie de la structure grammaticale elle-même » (1957). C'est dans cette

direction que semblent s'orienter les recherches tout à fait récentes, après le retour à (ou le détour par) la problématique sémantique intégrée dans la théorie classique de 1965. Mais à l'époque, on ne distinguait pas de « degrés » de grammaticalité entre des phrases comme :

- (1.a) « Il était quatre heures, et les blaireaux visqueux tournoyaient dans l'allée et s'enfonçaient en vrille... »
 (1.b) « Il était quatre peurs, et les blaireaux abstraits s'écoulaient fixement et adverbialement. »
 (1.c) « Il était Roparant, et les vliqueux tarands Allaient en gibroyant et en brimbulk-driquant. »
 (Artaud, L'arve et l'aume.)
 (1.d) « Était quatre il heures, blaireaux les et visqueux... »

De ces quatre phrases, seule la dernière (1.d) n'a pas l'intonation normale de la phrase française ; ses mots seraient prononcés séparément, comme s'il s'agissait d'une liste : elle est intuitivement agrammaticale. (1.a) est grammaticale. (1.b) et (1.c) sont grammaticales ; mais elles n'ont pas de « sens », comme on dit. Cependant, le problème de leur interprétation est différent dans chaque cas ; dans (1.c), cinq mots ont été inventés complètement, dont deux sont « agrammaticaux » ; il s'agit d'une autre créativité. D'où la nécessité de séparer l'intuition de la forme de l'intuition du sens, c'est-à-dire de l'interprétation sémantique.

rie des « traits » syntaxiques (lexicaux), Chomsky suggère que la distinction entre ces traits et les catégories syntaxiques est une distinction artificielle :

« Dans les travaux antérieurs de la grammaire générative, il était supposé que les éléments de la grammaire de base sous-jacente sont des formants et des catégories ; chaque catégorie correspond à une classe de suites de formants. Cette supposition était importée des théories syntaxiques structuralistes, qui considéraient une grammaire comme un système de classes d'éléments dérivés par des procédures analytiques de segmentation et de classification. » (1967-70.)

Il propose de remplacer cette distinction par une notation uniforme qui expliquerait *en même temps* les similarités entre les ex-catégories (la possibilité d'avoir des « sujets » ou des « compléments » d'un même type) et leurs différences (les spécifieurs des noms, adjectifs, verbes : respectivement les déterminants, les éléments qualificateurs, les auxiliaires). En remplaçant la catégorie par une variable, on obtient le schéma :

$$(8) \bar{X} \rightarrow (\text{Spéc}, \bar{X}) \bar{X}$$

$$(9) \bar{X} \rightarrow \bar{X} \dots$$

où les « ... » remplacent les compléments facultatifs. La règle initiale de la grammaire serait (en simplifiant) :

$$(10) S \rightarrow \bar{N}\bar{V}$$

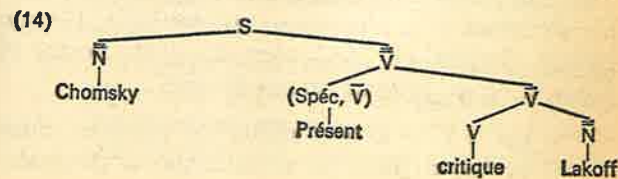
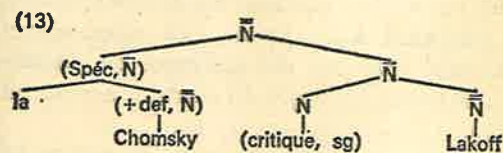
Ceci signifie que *chaque* « catégorie » peut avoir une structure de « phrase » (avec une relation du type « sujet-verbe »), et qu'il n'y a aucune raison de réunir deux catégories (par exemple, nom-adjectif, ou verbe-adjectif) dans une catégorie supérieure qui s'opposerait à la troisième, pour rétablir une distinction sujet-prédicat : ces relations sont purement formelles, elles ne font appel à aucun critère sémantique tendant à définir ce qui est « argument » et ce qui est « commentaire » de cet argument.

Ainsi dans :

(11) la critique de Lakoff de Chomsky qui peut correspondre à :

(12) Chomsky critique Lakoff

on ne peut qualifier le terme « critique » de « substance », etc. Mais la description structurale de (11) reflète celle de (12), soit, respectivement (en simplifiant) :



(J'ai donné, à titre d'illustration, ces exemples en français ; mais il est fort possible qu'une étude minutieuse de ces faits m'obligerait à modifier cette analyse.)

Il faut retenir de ceci que (13) et (14) sont des structures de base et que le symbole \bar{N} est récursif, tout comme S :

« ... Il serait naturel de supposer que dans les applications cycliques des transformations, les syntagmes de la forme \bar{N} jouent le même rôle que les syntagmes de la forme S en spécifiant le domaine des transformations.

« Une structure de ce genre est une réminiscence du système d'analyse en constituants, développé par Harris dans les années 40. » (1967b -70.) (Cf. Harris, 1951, ch. 16.)

L'hypothèse lexicaliste semble confirmée aussi bien par des recherches portant sur des contraintes générales imposées à la forme des grammaires (cf. J. Emonds) que par des travaux de phonologie (cf. J. Bresnan, au sujet du contour accentuel des phrases).

B. Les principaux tenants de ce qu'ils nomment abusivement la « *sémantique générative* », George Lakoff, James D. McCawley, Paul M. Postal et John R. Ross, prétendent, en général :

qu' « il y a une similarité gênante entre la façon dont la sémantique a générale-

ment été traitée dans les grammaires transformationnelles, et la façon dont la syntaxe a été traitée par la « *grammaire phonologique* » de Trager et Smith. » (McCawley, 1969.)

Mais c'est pour reprocher aux linguistes de ne pas suffisamment prendre en considération les travaux des logiciens, tout comme Bar-Hillel en 1954. Quelle raison y a-t-il de postuler une syntaxe *générative* et une sémantique *interprétative*, quand :

« ... il y a beaucoup de choses en commun entre les interprétations sémantiques, si elles sont conçues (en gros) comme des formules du calcul des prédicats, et la syntaxe profonde. Les propositions sont les phrases profondes, les fonctions sont les verbes, et les arguments les syntagmes nominaux... » (Ross-Lakoff, 1967.)

Pourquoi ne pas fonder une « *sémantique générative* » dans laquelle :

« — Les représentations sémantiques et syntaxiques sont de même nature formelle ; ce sont des arbres étiquetés.

« — Il n'y a qu'un seul système de règles (que j'appellerai désormais « *transformations* »), qui met en relation, en passant par une série d'étapes intermédiaires,

la représentation sémantique et la structure superficielle. » (McCawley, 1969.)

Pour McCawley, les symboles se divisent en deux catégories **uniquement** : les indices de référence et les prédicats :

« Le répertoire des prédicats sera énorme, bien que ne correspondant pas terme à terme aux items lexicaux : autrement dit, certains items seront sémantiquement complexes. » (McCawley, 1969.)

Rappelons-le, la structure profonde était définie dans la théorie classique comme le niveau comportant tous les items lexicaux (insérés par les transformations lexicales), déterminant les relations grammaticales significatives, et comme étant l'entrée de la composante transformationnelle et de la composante sémantique. Pour la « sémantique générative », ce niveau n'existe pas, et des items peuvent être insérés après l'application de transformations grammaticales. P. M. Postal (1970), pour illustrer et justifier cette théorie tout en prouvant l'inadéquation de la théorie classique, a prétendu que le verbe anglais *remind* a la structure profonde (= *représentation sémantique non ambiguë*) :

(15) (X STRIKE (Y LIKE Z))

qui, selon lui, doit subir deux transformations grammaticales et la transformation de McCawley

(1969) appelée « Predicate-Raising » avant l'insertion de *remind*. Je n'entrerai pas ici dans le détail d'une critique de ses arguments : aucun d'eux, ni en général aucune des propositions avancées par la « sémantique générative » à ce sujet ne résiste à un examen minutieux : on retrouve le problème de la définition des synonymes et de leur substitution.

Chomsky (1970) rappelle que l'énorme pouvoir descriptif des grammaires transformationnelles est leur principal défaut ; on peut tout dériver par transformation, tout représenter en arbre. Si :

« Le problème pour le linguiste, comme pour l'enfant qui apprend à parler, est de déterminer à partir des données de la performance le système de règles sous-jacent qui a été maîtrisé par le locuteur-auditeur et dont il se sert dans la performance réelle » (1965),

il faut trouver les principes généraux qui *contraignent* la forme des grammaires, des transformations etc., et expliquent ainsi que l'enfant, pendant le temps très court qui lui est imparti pour apprendre sa langue, ait à choisir parmi un nombre relativement *restreint* de grammaires théoriquement imaginables.

La prétendue « sémantique générative », au contraire, augmente la puissance de la grammaire. Ses principes, tels qu'ils sont formulés, ne prédisent rien de particulier, et rendent possibles toutes

sortes de grammaires et de langages non existants. En dépit de ses affirmations, elle fait donc régresser, plutôt que progresser la théorie. En effet, rendre une grammaire « homogène » en ne lui accordant qu'un seul type de règles (ici, les transformations) n'est pas la rendre plus « simple », au sens métathéorique des procédures d'évaluation.

Enfin, en postulant que la représentation sémantique est entièrement déterminée par la structure profonde, la « sémantique générative », tout comme la théorie classique, ne peut expliquer le rôle de la structure superficielle dans l'interprétation sémantique (1).

NOTES

(1) Le texte de Noam Chomsky publié en traduction française dans *Hypothèses sur la linguistique et la poétique* (« La forme et le sens dans le langage naturel, 1972 ») donne la clé de ce rôle.

NOTE JOINTE
SUR L' « INCONSCIENT » DES LANGUES

Précisions que le concept chomskien de processus mentaux situés « bien au-delà du niveau d'une conscience réelle » — de « processus profonds et probablement inconscients », de « structures et de principes mentaux qui ne sont pas seulement inconscients, mais au-delà des limites de toute introspection possible », d'un savoir utilisé « sans en être conscient ou même sans qu'il soit possible de l'être » permet de mesurer la différence capitale entre philosophie cartésienne et théorie chomskienne.

Mais cet « inconscient » (de la forme) des langues n'est pas assimilable à l'inconscient défini par Freud. Une grammaire générative « essaie de spécifier ce que le locuteur sait réellement, non ce qu'il peut dire de son savoir ». Bien au contraire, ce qui compte dans la situation analytique est ce que le sujet dit (ou ne dit pas). Il semble pourtant que l'« inconscient » des langues implique l'inconscient freudien, et réciproquement.

Change, série « hypothèses », 1972.

Léon Robel

TRANSLATIVES

*L'homme est celui qui donne sens
(le sens est son essence).*

La vie pratique veut que le foisonnement sémantique infini soit réduit à un sens et à un seul (le dire c'est dénoncer l'impuissance radicale du behaviorisme à parler du sens).

La queue du renard est dans le goulot de la bouteille.

Tout s'aplatit en un seul droit fil. Mais pour que l'homme puisse continuer à être lui-même, il faut qu'en contrepois de ce terrible sens unique, soit donné l'infini changement des sens potentiels. L'art (et, dans le langage, la poésie) ont cette fonction de révélateur des sens potentiels multipliés à l'infini, sans lesquels l'homme cesserait de devenir lui-même; abeille ou fourmi (...)

Ainsi marche l'humanité, réduisant à l'unique et multipliant à l'infini

Mais, pour que cette marche ne soit pas catastrophique, suite de terribles chutes et de pénibles remontées, il faut un instrument puissant d'identité: cet instrument c'est la traduction.

N.

TRADUCTION POURQUOI, TRADUCTION POUR QUI.

Parler de traduction, c'est éclairer d'un jet de lumière violente ce que fait chacun d'entre nous — d'entre vous. « Nous sommes tous des traducteurs. »

C'est dire qu'avec ce COLLECTIF ce n'est pas aux spécialistes qu'on s'adresse. L'OPÉRATION TRADUISANTE est au cœur de toutes les activités humaines. Le thème de la traduction intervient aujourd'hui dans les disciplines les plus diverses, parce que la question du CHANGE DE FORME dans son universalité est posée et parce qu'une conception globale de la culture apparaît désormais possible.

Il est facile de constater que sans des traductions au sens courant du mot aucun numéro de CHANGE n'aurait pu être composé. Les textes traduits y occupent naturellement une place importante. Mais ce qui nous importe c'est de faire voir la traduction à l'œuvre dans tous les textes, quels qu'ils soient. C'est peut-être le moyen le plus efficace de dissiper une conception mystique de la Littérature, de l'Œuvre comme l'Unique mystérieusement jailli tout armé du cerveau de l'auteur

et désormais intouchable. C'est aussi désigner plus clairement le travail qui est à faire par ceux qui écrivent. C'est en même temps indiquer comment il peut s'enrichir de l'observation précise des traductions agissant dans l'épaisseur de la vie quotidienne. C'est enfin relier ce travail à l'effort collectif qui approfondit notre connaissance du monde et le change.

La plupart des réflexions, expériences, traductions réunies ici portent sur la poésie.

Ce n'est pas le fait du hasard, ni une question de goût.

Mais par sa nature même la poésie doit être l'objet privilégié d'une théorie de la traduction.

Cette affirmation péremptoire mérite quelques explications. On en trouvera quelques-unes dans l'essai de l'émiment spécialiste de la théorie de la relativité qu'est Boris Kouznetsov.

Nous voulons pour notre part y ajouter quelques précisions pour nous fondamentales.

Si la traduction est partout, tout n'est pas dans la traduction. Nous n'avons pas l'ambition démente de faire de la théorie de la traduction (qui reste, d'ailleurs, à construire) la « reine des sciences ». Pas de cet impérialisme, pas plus que d'aucun autre.

La théorie de la traduction doit prendre sa place, toute sa place, mais sa juste place dans une théorie générale du CHANGE DE FORME (ou des transformations).

Mais que ce domaine soit vaste, on s'en aperçoit en lisant des travaux relevant des activités les

plus diverses : les citations que nous avons prélevées parlent d'elles-mêmes, surtout lorsqu'elles parlent ensemble.

Nous en arrivons à la conclusion que tout le processus de connaissance (de la sensation et de la perception au PROGRAMME) pourrait être représenté sous forme d'une CHAÎNE DE TRADUCTIONS. Une telle représentation permettrait peut-être de sortir des difficultés de ce qu'on appelle la THÉORIE DU REFLET et qui sont en partie (notons-le en passant) des difficultés de traduction, justement. N'est-il pas remarquable que Marx lui-même, comme le rappelle opportunément J. P. Faye, ait utilisé le terme d'ÜBERSETZEN pour analyser le rapport de la connaissance au monde réel ?

DU SENS.

On sait que la linguistique (et, d'une autre façon, la logique) bute sur le problème du sens, lorsqu'elle ne veut plus être seulement descriptive, mais explicative.

Or, l'avantage et l'intérêt de la traduction, c'est qu'elle oblige à s'occuper inéluctablement du sens ; et à ne pas considérer seulement des résultats tout cristallisés, mais le procès même de génération des énoncés.

La théorie de la traduction est la théorie du sens.

Les travaux de sémantique linguistique qui se veulent non traditionnels sont fondés sur l'OPÉRATION TRADUISANTE : ils procèdent à des transfor-

mations qui sont de l'ordre de la TRADUCTION INTERNE (traduction dans la même langue avec d'autres moyens lexicaux et grammaticaux).

Cette notion de traduction interne permet de renouveler en partie les méthodes d'analyse des textes. La stylistique moderne considère les styles comme des sous-codes ou des sous-langues entre lesquels se produisent constamment des opérations de traduction. De ce point de vue, les variantes d'un texte ne sont plus un tas qu'il faut trier, pour garder la bonne et rejeter les autres (en note, dans le meilleur des cas) et toute la question est de savoir, alors, si la bonne est vraiment la bonne. On peut au contraire les considérer dynamiquement comme les traces des phases successives d'une traduction interne qui pose et supprime des équivalences à différents niveaux, à mesure que s'écrit le texte.

Il est remarquable que Haroldo de Campos traduisant le poème de Maïakovski sur la mort d'Essénine ait esquissé l'une après l'autre des propositions d'équivalence qui concordent dans l'ensemble avec l'analyse des étapes de l'écriture du poème, qu'il retrouvera ensuite dans l'article de Maïakovski « Comment écrire les vers ». Cet exemple n'est pas unique. En dépouillant les brouillons des traductions que le poète polonais Tuwim a faites de poèmes de Pasternak et, en étudiant attentivement les variantes conservées dans les archives de l'écrivain, on a pu constater que les deux démarches étaient parallèles.

J'ai essayé de montrer (voir CHANGE 6)

qu'Aragon donnait dans *Les Poètes*, du point de vue de la traduction interne, la meilleure description que nous ayions de la « machinerie poétique ».

On voit déjà tout ce que des concepts et des méthodes qui relèvent de la théorie de la traduction peuvent nous apprendre sur la nature des textes et la façon dont ils sont constitués. Mais il faut aller plus loin.

LE TEXTE, ENSEMBLE DE TRADUCTIONS.

J'avancerai cette proposition qu'un texte est l'ensemble de toutes ses traductions significativement différentes. Je dis « traductions », et non « lectures », parce que ce terme a l'avantage d'être plus objectif et plus opératoire, et permet de donner plus de cohérence à un certain nombre de choses que nous savions ou affirmions déjà, mais isolément.

Or, si l'on retient cette formule, il faut admettre qu'un texte ne peut exister sans traduction ; qu'un texte qui ne peut être traduit n'a aucun sens ; que c'est la traduction qui dit le sens du texte.

Et c'est ce qui explique que la poésie doive être l'objet privilégié d'une théorie de la traduction.

Car si le texte est bien cet ensemble de traductions, il y a nécessairement une hiérarchie des textes en fonction des possibilités de traductions significativement différentes qu'ils offrent.

Et dans cette hiérarchie-là, la poésie occupe le sommet. On en inférera peut-être aussi qu'il y aurait une hiérarchie des traductions d'un même texte ; et que celle qui à son tour serait susceptible du plus grand nombre de traductions significativement différentes devrait être placée en haut de l'échelle.

En ce qui concerne en tout cas la traduction poétique, une conclusion paraît s'imposer. La théorie de la traduction ne saurait se contenter de confronter l'« original » et une ou deux ou trois traductions déjà faites. Elle doit être construite en grande partie expérimentalement ; le théoricien doit être traducteur et, en la circonstance, le traducteur doit être théoricien.

C'est à ce principe que répond la conception de ce volume.

LE TRADUCTEUR COLLECTIF.

Rien donc ne se prête davantage à la traduction que la poésie. Cela nous permet d'affirmer que (contrairement à l'opinion généralement admise à la fois par les poètes et les linguistes) *il n'y a théoriquement pas de poésie intraduisible.*

L'idée si répandue d'une intraductibilité essentielle de la poésie est historiquement une idée romantique et renvoie en fin de compte à une conception idéaliste de l'Œuvre, de l'Individu et du monde, et de l'incommunicabilité des consciences.

La traduction n'est pas un face-à-face désespéré de monades. Elle permet d'établir la communication (et la communauté) et de l'améliorer.

Mais cela ne veut pas dire, bien entendu, que tout est à tout moment traduisible de n'importe quelle langue en n'importe quelle autre.

L'Histoire existe. L'aptitude à traduire dépend de tout un effort collectif qui augmente la quantité disponible d'information sur « les autres », assouplit la langue, rend moins rigide le « code de la conscience ». *L'ek-stasis* dont parle Eisenstein prend ici toute son ampleur.

On n'est pas toujours capable de devenir autre en restant soi-même.

Mais ce qui n'est pas traduisible à un moment de l'évolution, le devient ensuite.

Ce qui est l'exigence de notre temps, c'est que nous — ici — apprenions à *tout* traduire de mieux en mieux.

LE VERS LIBRE.

Là où existe déjà une zone étendue d'intersection entre deux cultures, où les échanges et les contacts sont suffisants, la difficulté à la fois théorique et pratique dans la traduction de la poésie vient de ce qu'on isole dans le texte des niveaux (métrique, rythmique, phonique, lexical, grammatical, sémantique) dans lesquels on va successivement s'enfermer.

Cela résulte de cette idée trop technique que

la réussite poétique tient à ce que tout s'emboîte bien ; à une conception non dialectique de l'élément et du tout ; ou encore à une description des structures du poème par niveaux dont on espère qu'elle fera apparaître des figures semblables et concordantes.

Or, de même que dans la traduction générale, il est indispensable de ne pas considérer isolément chaque mot mais tout l'énoncé, et de transformer éventuellement en grammatical ce qui est lexical (et inversement), il faut nécessairement dans la traduction poétique *traverser les niveaux*. Si le poème en vers libre est comme un énoncé dont chaque vers représente une unité à sens minimum (voir à ce sujet les thèses sur la poésie de Jacques Roubaud dans CHANGE 6), sa traduction met bien en évidence cette nécessité.

Mais surtout il permet d'investir et d'emporter le dernier réduit de la théorie de l'intraductibilité. C'est la paronomase, l'étroite intrication du son et du sens, qui est ici donnée pour raison de l'impossibilité de traduire la poésie. Or le vers libre permet de lire dans tout système de versification les structures phono-sémantiques profondes, parce qu'il est plus explicitement construit autour de *noyaux phoniques*, de *mots générateurs* particulièrement chargés de signification dans le poème et dont les désintégrations et recompositions successives font le sens poétique, trament le chant, sont la couche productrice, rythmo-poétique de toute espèce de poésie.

La question du vers libre n'est pas une ques-

tion « formelle », comme on l'entend parfois : « formel », de simple forme ou de formalités à la frontière.

Si par exemple pendant toute une période (celle qu'on aurait pu de façon complémentaire qualifier de période du culte de l'impersonnalité) la poésie française de notre temps n'a pas brillé d'un très vif éclat dans les traductions russes, il y avait à cela des raisons idéologiques évidentes.

Moins évidentes, mais non pas moins réelles, sont les raisons idéologiques (et non pas seulement techniques ou linguistiques) des difficultés actuelles auxquelles se heurte la traduction du vers libre français en russe. Que des œuvres comme celles de Bouritch, de Souléïmenov, d'Aïgui, dont nous traduisons ici même quelques poèmes, restent périphériques ou occultées, en témoigne.

Cela contraste il faut bien le dire avec l'intense activité traduisante et intertraduisante qui est le trait caractéristique de la culture en U. R. S. S., comme phénomène complexe, socialiste, multinational.

LA TRADUCTION ET L'IDÉOLOGIE.

Mais l'idéologie n'intervient pas seulement dans les traductions au sens courant du mot : dans les traductions sur le papier (dans le choix des textes, des moyens de traduire, des omissions, simplifications, amplifications, implications, explications,

etc.). L'idéologie religieuse par exemple a procédé en tout temps et en tous lieux à des traductions au sens large : dieux païens locaux traduits « saints », « Père Noël » traduit « petit Jésus »...

Mauvaises traductions, le plus souvent, d'ailleurs : n'opérant aucune transformation parfois, parfois aussi supprimant presque entièrement l'information.

En nous appuyant sur les travaux de Polivanov nous avons avancé le concept de « surdité phonologique » : le système phonologique de la langue maternelle empêche d'entendre correctement les sons d'une langue étrangère différemment organisée. On sait aujourd'hui quels sont les moyens de surmonter cet obstacle.

On peut constater un phénomène de « surdité » analogue dans le domaine de l'idéologie. Les messages idéologiques auxquels on attache le plus de prix ne parviennent pas, ou imparfaitement, jusqu'à l'entendement de ceux auxquels ils sont destinés. Une théorie de la traduction bien constituée devrait permettre de mieux discerner dans quelles conditions peut être surmontée cette « surdité », quel est le minimum d'information à transmettre, le degré de connaissance du système idéologique de départ *et* d'arrivée, quelles sont les transformations à opérer dans l'un et dans l'autre, pour que la « traduction idéologique » se fasse bien. Rappelons cette simple phrase de Freud (dans « le Mot d'esprit ») : « Est-ce dire la vérité que de présenter les choses *telles qu'elles* sont, sans se

préoccuper de la façon dont l'auditeur entendra ce qu'on dit? »

UNITÉ-DIVERSITÉ.

Apprendre à traduire, c'est apprendre à comprendre et à se faire comprendre.

A comprendre les autres. A prendre aux autres pour devenir soi. A prendre les autres avec soi sans les défaire d'eux-mêmes ni perdre son identité.

Une culture ne prend sa cohérence que si la traduction se fait bien entre les branches d'activité qui sont essentielles dans une communauté.

Malgré les oppositions les plus exacerbées, les plus violentes, notre temps est celui qui peut enfin parler le langage de l'unité (parce qu'il la sait inséparable de la diversité). S'il est vrai que nous allons vers la culture humaine unitaire (dans laquelle tout homme puisse se reconnaître et par laquelle tous les hommes puissent communiquer/communier) ce ne peut être que grâce à la traduction — je ne dis pas *seulement* par la traduction!

Certes nous n'apportons pas beaucoup de solutions toutes prêtes. Du moins nous poserons fortement la question du traduire et du transformer.

Ch. 14

Jean-Claude Montel

A PROPOS DE LA COMMANDE SOCIALE

Puisque dans ces notes concernant la « commande sociale », nous avons décidé de nous en tenir à Maïakovski, commençons par en donner la définition que l'on peut trouver dans « Comment faire des vers » (1). Soit, « dans la société, l'existence d'un problème dont la solution n'est imaginable que par une œuvre poétique », et constituant la commande sociale. Il ne faudrait pas le confondre, comme il semble que l'on se soit ingénié à le faire depuis près d'un demi-siècle, avec la « commande pratique », que l'on pourrait, paraphrasant la définition de Maïakovski, énoncer ainsi : dans la société l'existence de *solutions* que l'œuvre poétique aurait pour fonction *d'illustrer*. L'on comprendra aisément que ces deux conceptions sont irréductibles, qu'elles ne coïncident pas. Et, de plus, le passage de l'une à l'autre (que l'on pourrait schématiser ainsi : ... l'existence de solutions que l'œuvre poétique pourrait prolonger (compléter), voire aménager...) est exclu, pour la raison simple